

Concertation et coproduction de la propreté des rues

Terrains comparés à Mulhouse et Besançon (France), Rufisque (Sénégal) et Mohammédia (Maroc)

Équipe scientifique :

GUINCHARD Christian, MCF HDR en sociologie, Université de Franche-Comté
HAVARD Jean-François, MCF en science politique, Université de Haute-Alsace
OGORZELEC Laetitia, Ingénieure d'études, Université de Franche-Comté

Synthèse

Appuyant notre enquête sur la photographie autant que sur des recueils de documents et des entretiens, nous avons voulu mieux comprendre la manière dont des personnes aux statuts sociaux différents (habitants, passants, professionnels, militants associatifs, élus locaux...) se concertent afin de coproduire la propreté des rues. Notre démarche empirique s'est ancrée dans les villes de Mulhouse, Besançon, Mohammédia (au Maroc) et Rufisque (au Sénégal). Dans la perspective de « comparaison continue » que nous avons choisie (Glaser et Strauss, 2010), ce sont autant les irréductibles singularités de chacune de ces villes que leurs ressemblances qui ont motivé notre choix.

Afin d'éviter la projection de notre « point de vue » sur la propreté des rues, nous avons choisi de confier 20 appareils photographiques à des habitants. Cette tentative n'a pas produit le décentrement ethnographique que nous attendions. Elle a pourtant permis de mieux comprendre d'autres pratiques que nous avons découvertes au cours de notre enquête. En effet, nous avons rapidement constaté que de nombreuses personnes (élus locaux, militants politiques et associatifs, techniciens des services de nettoyage...) produisaient également des photographies afin de dénoncer la saleté des rues en mettant leurs interlocuteurs « face à la réalité des choses ». Cet usage « réaliste » des clichés diffère du notre de deux manières : il vise à réduire la production de discours en mettant les interlocuteurs en présence d'un substitut de la chose devenue dès lors « indiscutable » ; il donne à voir des situations choisies et fortement singularisées pour les besoins de leur cause. Notre démarche s'est au contraire

fondée sur des parcours réguliers dans l'espace de chaque ville, nous obligeant à photographier les mêmes lieux à des moments différents, permettant ainsi d'éviter de sur/visibiliser certaines situations particulières de saleté. De plus, les photographies ont été utilisées comme des invitations au discours tant au moment où nous les prenions que pendant les entretiens ou à l'occasion d'une exposition propice aux commentaires.

La systématique de nos parcours photographiques a été l'occasion d'une expérience qu'il faut comprendre à partir d'une perspective pragmatiste comme un approfondissement de notre ancrage empirique. Ainsi, des pratiques comparables concernant les manières de déposer les déchets ont pu être constatées et vérifiées sur les quatre sites, des relations des habitants à leur environnement ont été cristallisées lors de dialogues impromptus à l'occasion de nos séances de photographies... Nous retiendrons d'abord que les parcours photographiques ont été quelquefois l'occasion d'interpellations d'habitants et de passants intrigués par notre manière de viser les déchets. « Hé, mais vous photographiez les ordures ! ? ». Certaines de ces réactions, mêlant la désapprobation à l'étonnement, s'expliquent par une caractéristique anthropologique que toute notre enquête a confirmée : la prise de conscience de la saleté des rues s'achève dans la désignation d'un salisseur responsable. À cet égard, photographier la saleté d'une rue, c'était faire une sorte de portait moral indirect et peu flatteur des habitants. C'était leur négligence ou leur paresse, l'incompétence des services de leur ville... que nous leur rappelions. Photographier la saleté, c'était non seulement appeler ceux qui nous voyaient la viser à en prendre conscience eux-mêmes, mais, en quelque sorte, d'une manière dont nous n'avions pas mesuré toute la violence, leur demander de s'expliquer. Cette dimension morale et transactionnelle de la saleté nous est progressivement apparue comme déterminante des possibilités de concertation concernant la coproduction de la propreté des rues.

Présenter ces résultats sans les couper de l'expérience qui les a produites nous a demandé d'assumer une écriture photographique dans laquelle les images prennent sens les unes par rapport aux autres autant que par rapport au discours. Il nous semblait ainsi important de faire voir la relative invisibilité de la propreté et son caractère dérivé vis à vis de la perception généralement plus immédiate de la saleté. Nous avons pu montrer comment, dans les quatre villes, les déchets sont moins jetés que déposés sur des supports sensés atténuer la manière dont ils peuvent polluer visuellement un espace commun. Les photographies permettent de voir comment ils sont regroupés autour d'équipements (poubelles publiques, bennes affecté au tri sélectif...) où ceux qui les ont laissés peuvent penser qu'ils seront pris en charge par des professionnels compétents. Les clichés permettent également de saisir la manière dont ils jonchent le sol lorsque les équipements de ramassage sont « débordés »...

Nous étions partis de l'idée que la question de la propreté pouvait apparaître comme l'objet d'enquêtes sur des « situations troubles » au cours desquelles des habitants, des techniciens, des élus associatifs... pouvaient associer leurs compétences en formant des « communautés d'enquêteurs ». Nous pensions que des « forums hybrides » portant sur les questions banales de notre cadre de vie ordinaire pouvaient, dans des conditions sociales qu'il nous revenait de préciser, se substituer à la concertation implicite permettant la coordination silencieuse de nos activités quotidiennes. Les avancées parallèles de nos investigations empiriques et de nos réflexions théoriques nous ont amenés progressivement à penser en termes de « conversations par gestes » en nous appuyant sur les travaux de G.-H. Mead. En effet, on sait que la conversation par gestes décrit essentiellement un mécanisme continu d'ajustements réciproques entre les partenaires engagés dans une action coordonnée. Ainsi, le geste consistant à installer une poubelle publique au coin d'une rue appelle, comme réponse, celui des passants et des habitants y déposant des déchets au lieu de les laisser joncher l'espace

commun. Dès lors, la poubelle ne prend véritablement sens que lorsque ces derniers y déposent leurs déchets. Cette conversation peut s'enrichir par des gestes permettant un ajustement de plus en plus précis entre les interlocuteurs concernés - par exemple lorsqu'un rythme de ramassage « officiel » se met en place en modifiant les pratiques de tous. On peut dire alors que la propreté des rues est un « acte social » intégrant les différentes répliques de ce dialogue.

Les poubelles débordantes d'ordures ainsi que les cercles concentriques de déchets les entourant, loin de constituer des actes tels que nous venons de les définir, nous sont apparus comme les traces matérielles de conversations de gestes inabouties. D'une part, les dispositifs de ramassage et de nettoyage, restant souvent sans réponse pratique des habitants et des passants, peinent à prendre sens dans cette conversation ; d'autre part les déchets, eux-mêmes, n'appellent pas les mêmes gestes (les mêmes « réponses ») entre les interlocuteurs du dialogue pratique sensé produire la propreté des rues. On sait que, certains gestes sont des « symboles significatifs » possédant le même sens pour ceux qui les produisent et ceux qui les perçoivent. Grâce à ces symboles significatifs, un locuteur peut agir sur lui-même et provoquer en lui la réponse qu'il attend d'autrui. S'appuyant sur ce sens partagé, il peut explorer et anticiper les attentes des autres... L'enquête nous montre que les déchets tels que les emballages de sucreries, les équipements tels que les poubelles publiques... ne sont pas des symboles significatifs. Il est donc difficile d'explorer les attentes des uns et des autres autour de ces objets au statut indéfini. Les pratiques des équipes de nettoyage ne prennent pas sens pour les passants et les habitants, les pratiques de ces derniers sont incompréhensibles du point de vue des professionnels. Les uns et les autres sont perçus de manière rigide, confinés dans des rôles prédéterminés. Ainsi, du point de vue des techniciens - qui pourraient volontiers se définir comme « nettoyeurs » -, les habitants et les passants ne peuvent être que des « salisseurs ». Si ils respectent les règles de « bonne conduite », ils sont en quelque sorte des « salisseurs propres » ; s'ils ne les respectent pas, ils sont des « salisseurs sales ». Ils ne peuvent pas devenir « nettoyeurs ». En raison de cette coupure presque insurmontable, l'idée même d'une coproduction devient très problématique, voire impossible.

En raison de cet échec de la conversation par gestes, les réponses des uns et des autres peuvent devenir des répliques au sens agonistique du terme. C'est ce qui se passe lorsque les gens « sabotent » le travail des équipes de nettoyage en déposant leurs ordures systématiquement hors des dispositifs ou lorsque les responsables techniques avouent qu'ils donneraient bien l'ordre de ne pas nettoyer à leurs équipes de terrain. Cette tension reste présente dans les efforts de « sensibilisation » et d'« éducation à la propreté » que nous avons pu observer dans les quatre villes. Même si certains responsables affirment volontiers qu'ils travaillent autant avec les gens qu'avec les déchets, la relation qui s'instaure avec le public consiste essentiellement à renforcer symboliquement la division fondamentale entre nettoyeurs et salisseurs sur le mode de l'« instruction publique » (Callon, Lascoume, Barthe, 2001). L'organisation des techniciens compétents doit ainsi remplacer les citoyens défaillants.

Cependant, ce jeu de rôles figé possède son utilité. En son absence, à Mulhouse et à Rufisque, les étrangers sont irrémédiablement stigmatisés comme « salisseurs sales ». Les tentatives de détournement du discrédit attachées aux déchets, la crainte d'une contamination de la souillure, se muent en logique sacrificielle (Girard, 1972). Celui qu'on accuse de salir devient lui même impur. Il faut l'exclure, le mettre à distance, lui imposer une quarantaine. Il ne peut être question de l'éduquer, encore moins de chercher à s'entendre avec lui. Cette logique doit être mise en relation avec d'autres observations qui nous montrent le poids de l'enracinement et de la mémoire sociale des lieux dans la manière dont se fondent les pratiques liées à la

propreté des rues. Quel que soit la place que les habitants occupent dans la hiérarchie sociale – en fait, parfois chez les plus modestes des habitants comme nous avons pu le noter à Rufisque – la rue semble moins salie lorsqu'elle est vécue comme une sorte de prolongement d'un « chez soi » dans lequel s'inscrit une histoire familiale partagée avec les voisins que lorsqu'elle n'est qu'un espace neutre essentiellement qualifié par ses commodités. Nous avons pu noter qu'à Mulhouse les deux tendances forment, par une sorte de chiasme morbide, une opposition entre les « salisseurs » et les « enracinés » que tente d'exploiter le Front National.

Reste que, surtout à Mohammedia, des espaces très propres jouxtent des espaces très sales. Ce constat, résistant à des hypothèses fondées sur la différenciation des populations en termes de capitaux (économiques, culturels...), met en cause notre conception de la rue comme espace public. Pour autant, dire que les espaces propres des rues de Mohammedia ou de Rufisque sont des espaces privés reviendrait à les considérer comme des couloirs. Il importe ici de rappeler que, dans notre système de représentations occidentales, le « privé » ne tient son sens que du « public » à partir duquel on le désigne, lui fixe ses limites et le qualifie. C'est en termes de capacités normatives, un peu à la manière de G. Canguilhem, qu'il nous a semblé pertinent de penser. Il s'agit d'étendre le plus loin possible cette capacité pour imposer des normes et donner forme à un espace indifférencié, chaotique et dangereux. Il s'agit surtout, revenant sur le sens de ces normes, de mieux comprendre sous le regard de qui (de quel autrui significatif) il est possible de jeter à terre un mégot de cigarette ou un emballage de sucreries.

Notre enquête nous a montré que là où les rôles ne sont pas figés, une autre possibilité de conversation par gestes s'instaure... La question de la propreté des rues nous renvoie donc ici à nouveau à la conversation par gestes et à la prise de rôles. Dans cette perspective, nous nous permettons de poser deux questions :

N'est-ce pas d'abord dans un espace d'inter/visibilité, où il sort de l'anonymat, qu'un sujet peut se constituer comme « propre » ?

N'est-ce pas une telle possibilité d'interpellation, faisant précipiter le sujet sous le regard d'autrui, qui peut fonder la concertation nécessaire à la coproduction de la propreté des rues ?

Synthesis

Supporting our survey on the photography as much as on the collections of documents and interviews, we wanted better to understand the way persons in the different social statuses (inhabitants, passers-by, professionals, associative activists, elected local) consult to coproduce the cleanliness of streets. Our empirical approach anchored in the cities of Mulhouse, Besançon, Mohammedia (in Morocco) and Rufisque (in Senegal). In the perspective of "continuous comparison" which we chose (Glaser and Strauss, 2010), it is as much inflexible peculiarities of each of these cities as their resemblances which motivated our choice.

To avoid the projection of our "point of view" on the cleanliness of streets, we chose to confide entrust 20 cameras to inhabitants. This attempt did not produce the ethnographical shift for which we waited. It nevertheless allowed understanding better the other practices which we discovered during our survey. Indeed, we quickly noticed that numerous persons (local elected representatives, political and associative activists, technicians of the services of cleaning) also produced photos to denounce the dirt of streets by putting their interlocutors "in front of the reality of things". This "realistic" use of *clichés* differs of ours of two manners. On one hand, it aims at reducing the production of speech by putting the interlocutors in the

presence of a substitute of the thing become "from then on indisputable". On the other hand, it gives to see situations chosen and strongly distinguished for the needs of their cause. On the contrary, our approach based itself on regular courses in the space of every city, obliging us to photograph the same places at the different moments, so allowing to avoid making visible certain particular situations of dirt. Furthermore, photos were used as invitations in the speech so much as we took them that during the interviews or on the occasion of an exhibition convenient to comments.

The systematic character of our photographic walks was the opportunity of an experience which it is necessary to understand from a pragmatic perspective as a deepening of our empirical anchoring. So, comparable practices concerning the manners to put down the waste were able to be noticed and verified on four sites, relations of the inhabitants to their environment were crystallized during impromptu dialogues on the occasion of our photography sessions ... We shall retain at first that the photographic walks were sometimes the occasion of questionings of inhabitants and passers-by intrigued by our way of aiming at the waste. " Hey, but you photograph the garbage!? ". Some of these reactions, mixing the disapproval with the surprise, are understandable by an anthropological characteristic that all our survey confirmed: the awareness of the dirt of streets ends in the name of a responsible "salisseur". In this respect, to photograph the dirt of a street, it was to make a kind of carried (wore) indirect and little flattering morale of the inhabitants. It was their carelessness (negligence) or their laziness, the incompetence of the departments of their city that we reminded them. To photograph the dirt, it was not only to call those who saw us aiming at her(it) at becoming aware of it themselves, but, in a way, in a way we had not measured all the violence, to ask them to be understandable. This moral and transactional dimension of the dirt gradually seemed to us as determining of the possibilities of dialogue concerning the coproduction of the cleanliness of streets.

The fact of presenting these results without separating them of the experience which produced them asked us to assume a photographic writing in which the images set take sense to the others as much as with regard to the speech. It seemed to us so important to show the relative invisibility of the cleanliness and its character diverted face to face from the generally more immediate perception of the dirt. We were able to show how, in four cities, the waste is less thrown than put down on sensible supports to limit the way they can pollute visually a common space. Photos allow to see how they are grouped around equipments (public trash cans, trucks allocated to the selective sorting) where those who left them can think that they will be taken care by competent professionals. Pictures also allow to seize the way they sprinkle the ground when the equipments of collection are "extended beyond" ...

We had left the idea that the question of the cleanliness could appear as the object of inquiries on " shady situations " during which the inhabitants, the technicians, the associative elected representatives could associate their skills by establishing "investigators' communities". We thought that " hybrid forums " concerning the commonplace questions of our ordinary living environment could, in social conditions which we meant specifying, substituting itself for the implicit dialogue allowing the silent coordination of our daily activities. The parallel advances of our empirical surveys and our theoretical reflections made us gradually think in terms of " conversations by gestures" by pressing us on the works of G.-H. Mead. Indeed, we know that the conversation by gestures describes essentially a continuous mechanism of mutual adjustments between the partners committed in a coordinated action. So, the gesture consisting in installing a public trash can in the corner of a street calls, as answer, that of the passers-by and the inhabitants putting down waste there instead of letting them sprinkle the

common space. From then on, the trash can really sets feel that when these last ones put down their waste there. This conversation can grow rich by gestures allowing a more and more precise adjustment between the concerned interlocutors - for example when a rhythm of collection "official" is set up by modifying the practices of all. We can say while the cleanliness of streets is a " social act " integrating the various retorts of this dialogue.

Trash cans overflowing with garbage as well as concentric circles of waste surrounding them, far from constituting acts such as we have just defined them, appeared to us as the material tracks of unaccomplished conversations of gestures. On one hand, the devices of collection and cleaning, often staying without practical answer of the inhabitants and the passers-by, have difficulty in taking sense in this conversation. On the other hand, the waste, themselves, does not call the same gestures (the same " answers ") between the interlocutors of the sensible practical dialogue to produce the cleanliness of streets. We know that, certain gestures are " significant symbols " possessing the same sense for those who produce them and those who perceive them. Thanks to these significant symbols, a speaker can act on himself and provoke in him the answer for which he expects from others. Leaning on this shared sense, he can investigate and anticipate the expectations of the others ... The survey shows us that the waste such as the packagings of sweets, equipments such as the public trash cans ... are not significant symbols. It is thus difficult to investigate the expectations of some and the others around these objects in the indecisive status. The practices of the teams of cleaning do not take sense for the passers-by and the inhabitants, the practices of these last ones are incomprehensible from the point of view of the professionals. Both are perceived in a stiff way, confined in predetermined roles. So, from the point of view of the technicians - who could gladly define themselves as "cleaners"-, the inhabitants and the passers-by can be only "salisseurs".

If they respect the rules of "good behavior", they are in a way " clean salisseurs "; if they do not respect them, they are " dirty salisseurs ". They cannot become "cleaners". Because of this almost insuperable cut, the idea of a coproduction becomes very problematic, even impossible.

Because of this failure of the conversation by gestures, the answers of some and the others can become retorts in the agonistique sense of the term. It is what takes place when people "sabotage" the work of the teams of cleaning by putting down their garbage systematically outside devices or when the technical persons in charge admit that they would indeed give the order not to clean to their teams of ground. This tension remains present in the efforts of "raising awareness" and of "education to the cleanliness " which we were able to observe in four cities. Even if certain persons in charge assert gladly that they work as much with people as with waste, relation which is established with the public consists essentially in strengthening symbolically the fundamental division between cleaners and salisseurs on the mode of the "state education" (Callon, Lascoume, Barthe, 2001). The organization of the competent technicians so has to replace the failing citizens.

However, this motionless role play possesses its utility. In its absence, in Mulhouse and to Rufisque, the foreigners are irreparably stigmatized as " dirty salisseurs ". The attempts of misappropriation of the depreciation attached to the waste, the fear of a contamination of the stain, change into sacrificial logic (Girard, on 1972). The one that we accuse of making dirty becomes he even impure. It is necessary to exclude him, to put him at a distance, to quarantine him. He cannot be question to educate him it, even less to try to get with him. This logic must be got in touch with the other observations which show us the weight of the

implanting and the social memory of places in the way base themselves the practices bound to the cleanliness of streets. About is the place which the inhabitants occupy in the social hierarchy - in fact, sometimes to the most modest of the inhabitants as we were able to note it to Rufisque - the street seems less made dirty when it is lived as a kind of continuation of one "at home" in which joins a family history shared with the neighbors that when it is only a neutral space essentially qualified by its conveniences. We were able to note that in Mulhouse both trends train, by a kind of morbid chiasmus, an opposition between "salisseurs" and "rooted" which the National Front tries to capitalize on.

Nevertheless, especially to Mohammedia, very clean spaces adjoin very dirty spaces. This report, resisting hypotheses based on the differentiation of the populations in terms of capital (economic, cultural), questions our conception of the street as the public place. However, say that the clean spaces of the streets of Mohammedia or Rufisque are private spaces would mean considering them as corridors. It is important here to remind that, in our system of western representations, the "private" holds its sense only of the "public" from whom we indicate it, fix its limits and qualify it. It is in terms of normative capacities, little in the style of G. Canguilhem, that it seemed to us relevant to think. It is a question of spreading farthest possible this capacity to impose standards and embody an undifferentiated, chaotic and dangerous space. It is especially a question, returning on the sense of these standards, of understanding better under the glance of whom (of which others significant) it is possible to throw on the ground a butt of cigarette or a packaging of sweets.

Our survey showed us that there where the roles are not congealed, another possibility of conversation by gestures is established ... The question of the cleanliness of streets thus sends back to us here again to the conversation by gestures and to the grip of roles. In this perspective, we shall allow to put two questions:

Is not it at first in a space of inter / visibility, where it goes out of the anonymity, where a subject can constitute as "clean"?

Such a possibility of questioning, while making precipitate the subject under the glance of others, which can base the dialogue necessary for the coproduction of the cleanliness of streets?